

Romain Rolland, dernières notes

par Lucien Bouillé - octobre 1957

*Lucien et Viviane Bouillé, un jeune couple de Migennes, lui musicien, elle enseignante, rencontrèrent Romain Rolland en 1938. Jusqu'à la mort de l'écrivain, une affectueuse amitié les lia à lui. La correspondance du couple avec Rolland, a été réunie et présentée par Bernard Duchatelet dans un ouvrage édité par le Centre d'Étude des Correspondances de la Faculté des Lettres de Brest. (Ouvrage toujours disponible)
L'émouvant témoignage reproduit ici est tiré d'un texte manuscrit de Lucien Bouillé « Témoignages. Romain Rolland sous le signe de Beethoven » Auxerre, octobre 1957.*

Noël 1944, les Bouillé étaient invités pour quelques jours à Vézelay. (p.167 à 170)

[...] II était près de onze heures. Marie vint nous avertir de son départ, avec sa mère, pour l'office de minuit.

Traversant la petite cour, couverte de neige, je les accompagnai jusqu'à la porte donnant sur la Grand'Rue. De gros flocons tourbillonnaient, poussés par le vent. Quelques lumières, dans la rue montante, portées par des ombres - les gens qui se rendaient à la basilique -, soulignaient de féerie la sombre nuit. Après les souhaits de bonne nuit, je refermai la lourde porte, tirai les verrous et, après avoir jeté quelques bûches dans la cheminée, ravivé le feu, je retrouvai Romain et ma Grande pour reprendre la merveilleuse causerie.

Intarissablement, Romain tirait de lui, se libérait pour nous, le trésor amassé tout au long de sa vie. C'était comme s'il eût voulu, - nous prenant la main, - nous libérer des contraintes où nous étions enlisés, nous donner les moyens secrets, d'atteindre à la Joie, nous faire faire un pas de plus vers Elle, un pas que nous pensions infranchissable, qui nous effrayait. Il parvenait, par les griffes de l'esprit, à nous maintenir dans l'avancée qu'il nous frayait jusqu'à ce qu'enfin nous atteignions à la clairière de paix et d'amour, hors de ce monde abominable, ce monde d'un autre âge, dans lequel nous vivions.

Il en était à Goethe devant la musique de Beethoven. « C'est, disait-il, la crainte qui fit que Goethe restera toute sa vie à l'écart du fantastique de cette musique, - musique trop dans la forme de son esprit. Il a eu peur de l'absorption de tout son être !... »

Soudain, dans ce même instant, s'appuyant sur les bras de son fauteuil, brusquement Romain se dressa, posa sa main sur mon épaule et me dit : « Lucien, aidez-moi... allons servir notre Messe ! »

Dans ses yeux de lumière, couleur pervenche des forêts, passait comme un trait de feu. Obéissant à l'esprit qui le hantait, il nous fit part de l'impérieux désir qu'il avait de s'asseoir, une fois encore, devant le grand Pleyel. Ne voulant point perdre cet instant, dû au caprice du destin, je lui posai sur les épaules sa longue pèlerine de berger. Appuyé à mon bras, il s'en fut par le grand escalier, la salle à manger, et, plus au fond, le salon. Le feu de la cheminée illuminait la pièce. Sous la morsure de la flamme, les bûches craquaient. Secoués par le vent d'hiver, les volets se plaquaient avec bruit sur les murs de la vieille maison... Regardant avec une fixité étrange, Romain se mit au piano ; assis, les mains sur les touches, son visage rayonnait...

Quel cri intérieur, quelle puissance inconnue, quel guide mystérieux et terrible l'amena dans cette nuit à cet acte de foi ?... Muets, profondément émus, respirant à peine, nous attendîmes... À la foudroyante, à l'extrême violence de l'attaque - le saut brusque de septième diminuée - nous reconnûmes la dernière Sonate en ut mineur, de Beethoven... le sinistre,... le terrifiant,... quasi inhumain poème qu'est le premier mouvement de l'opus 111...

Seul le génie de Beethoven pouvait concevoir, dans sa terrible lucidité, le tragique apocalyp-

tique de ce drame. Rien ne peut canaliser cette coulée de l'esprit, ne peut arrêter ces voix faustéennes de la Terre, allant de la hurlante tempête chargée de désespoir au silence glacé qui épouvante, au calme dévasté.

L'âme, l'esprit ne peuvent se contenter de lire Beethoven. On ne lit pas le dernier et gigantesque Beethoven. On le vit !... Le vivre c'est soulever le voile de l'Infini !

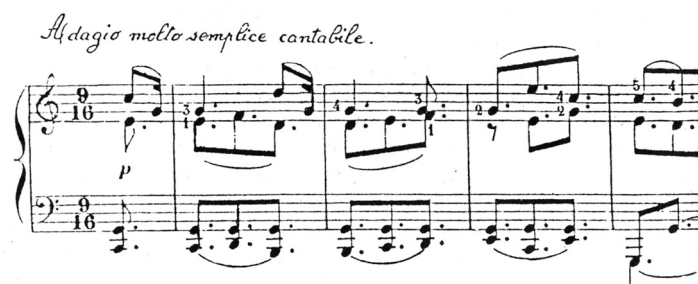
Grande fut notre émotion, notre surprise de voir le noble vieillard pétrir le clavier avec une force telle que l'instrument geignait - une force qui nous paraissait avoir quitté, depuis longtemps, son corps usé. - Emmerveillés de voir les longs doigts nerveux rechercher sans l'ombre d'une hésitation, les touches qui devaient libérer les invisibles sons, nous n'avions plus devant les yeux que le jeu effrayant des mains décharnées qui s'agitaient, dessinant d'hallucinantes arabesques, se crispaient, étreignant le clavier, et le grimaçant, le démoniaque visage de Romain, sa bouche contractée d'où s'échappaient, dans les traits d'accent et de force, des paroles hachées et incohérentes.

Dans ce moment, l'ami ne nous appartenait plus, l'esprit commandait. Il chevauchait dans l'espace immatériel jusqu'à être comme les cavaliers de l'Apocalypse, « trop léger pour la terre ».

Et nous étions seuls à voir l'indicible drame atteindre à la sérénité, dans cette perfection tragique, aux limites du sublime, avec la chère « Arietta », génial chef-d'œuvre, substance révélée de l'âme de Beethoven.

L'âme de Rolland était si proche de celle de son héros qu'on en percevait la résonance. On sentait que, libre de la laideur, libre de la mort, - comme l'homme dont le regard a mesuré trop d'abîmes -, il avait dans son cœur la calme certitude de l'éternité du Maître...

On ne juge pas une telle interprétation, si personnelle, si étrange, si bouleversante, venue en



un moment de frénésie géniale. Il faut avoir vécu toute une vie avec cette musique pour la dominer ainsi. Les artistes, - je pense au cher Nat, à Schnabel -, les virtuoses les plus célèbres ne nous donneront jamais cette soumission à l'œuvre, cette éloquence d'un style inouï que seul Rolland possédait... reçues des mains mêmes de son Dieu : Le Signe !

Avec les dernières mesures, les derniers accords de cet évangile de paix, de surnaturelle espérance, le chant s'évanouit. Le regard de l'Ami se tourna vers nous ; un tic nerveux animait son visage, les tempes se creusaient, humides de fièvre... Nous vîmes, épuisés par l'effort, ses bras tomber, cherchant appui. Nous nous précipitâmes. J'allumai vite la petite lampe, lui tendis les mains et me sentis rassuré par l'étreinte des siennes, solides et fermes encore.

Appréhendant le retour de Marie et de sa mère, il nous dit : « Je n'en puis plus, mes pauvres enfants ! Je crains l'arrivée des femmes. Macha serait folle de colère contre moi, contre vous, de nous voir là. Aidez-moi à regagner ma chambre !... » Epiant les bruits de la nuit, redoutant la venue inopinée de Marie, je l'enveloppai hâtivement dans sa pèlerine. A grand'peine nous atteignîmes l'escalier. Romain nous communiquait son inquiétude paralysante ; je sentais son cœur battre sous ma main. Je pris son grand corps maigre dans mes bras et le montai ainsi jusqu'à la chambre. Après l'avoir aidé à s'étendre sur le lit, je l'embrassai, laissant couler mes larmes sur son vieux visage fané, sillonné, buriné par la charge divine et fatale des jours vécus... Malgré moi, je pensai que, peut-être, bientôt, cette grande âme d'élite, si puissante, nous quitterait, sombrerait dans le néant. - Sans prévoir le brutal message qui, quelques jours plus tard, rassemblerait de chers amis et nous, autour de son lit de mort [...]